

Le bureau de Lénine au Kremlin

A l'heure actuelle, il est difficile d'imaginer à quel point les conditions dans lesquelles Lénine dut travailler pendant les années 1918 et 1919 étaient élémentaires. Cela paraît même injustifiable. Et, cependant, cela s'explique par les conditions de l'époque. Le pays ruiné par la guerre, le danger quotidien qui menaçait l'existence du pouvoir des Soviets, la lutte implacable !

Dans presque toutes les institutions on avait conservé l'ancien appareil administratif qui, malgré ses nombreux défauts, avait pourtant l'expérience nécessaire et était bien équipé. L'appareil du Conseil des Commissaires du Peuple, premier gouvernement ouvrier et paysan du monde, était, lui, tout à fait nouveau, et ses collaborateurs n'avaient pour la plupart jamais connu le travail des bureaux. Ceci avait son bon côté, car cet appareil se distinguait avantageusement des autres par l'absence de bureaucratisme.

Nous avons créé notre appareil nous-mêmes, dans un esprit créateur. Mais hélas, que de fois avons-nous eu l'occasion de découvrir des Amériques découvertes depuis bien longtemps ! Pas à pas, lentement, progressivement, nous apprîmes à travailler, à créer pour Vladimir Ilitch de meilleures conditions de travail.

Je voudrais maintenant décrire le bureau de Lénine au Kremlin, tel qu'il était aux premiers jours et tel qu'il est resté jusqu'à présent. Lénine passait le plus clair de son temps dans ce bureau, pendant les cinq années qu'il travailla à Moscou. Cette modeste pièce fut le centre où affluaient du monde entier les pensées, les espoirs et l'affection, où pensait, créait et luttait pour le bonheur du peuple le plus grand génie de notre temps.

Après le transfert du gouvernement de Pétrograd à Moscou, le siège du Conseil des Commissaires du Peuple fut tout d'abord composé de six pièces disposées en enfilade, y compris le bureau de Lénine. Tout au bout d'un large corridor, attendant aux locaux du C.C.P., se trouvait l'appartement de Vladimir Ilitch, qui à cette époque comprenait quatre petites pièces modestement meublées. Par la suite, quand les locaux du C.C.P. s'étendirent à l'autre aile du bâtiment, l'appartement de Lénine s'agrandit d'une pièce où se tenaient les médecins qui le veillaient pendant sa maladie.

Pour passer de l'appartement au bureau, il fallait traverser le corridor. En 1918, tout le corridor, à l'exception d'un étroit passage, était occupé par le télégraphe où jour et nuit l'on procédait à un travail intense : envoi et réception de télégrammes, conversations par fil direct. Tous les messages urgents et secrets passaient par ce télégraphe, les préposés étaient des gens de confiance.

Ceux qui sont allés chez Lénine en 1918, se rappellent sans doute ce télégraphe qui était alors partie intégrante de son bureau. C'était le nerf de la vie du pays. Ici affluaient les nouvelles de tous les fronts, c'est d'ici que partaient les ordres.

La porte du bureau par laquelle passait habituellement Lénine donnait sur ce corridor. En face, une autre porte menait vers la sortie. À la fin de 1918, le télégraphe fut transféré ailleurs et une sentinelle placée devant la porte du bureau. Par la suite cette sentinelle fut remplacée par un collaborateur de la Commission extraordinaire de Russie (*Vétchéka*).

Pour se rendre au Conseil des Commissaires du Peuple, il fallait passer devant cette porte ; or, à cette époque ceux qui y avaient quelque affaire s'y rendaient librement.

Une autre porte du bureau de Vladimir Ilitch donnait sur une pièce appelée la « cabine » (réservée au standard téléphonique de l'étage supérieur du Kremlin). La « cabine » était rattachée au bureau de Lénine, tout comme le télégraphe du corridor, et il en fut ainsi jusqu'aux derniers jours. Tous les camarades qui venaient à l'époque chez Lénine se souviennent sans doute de cette « cabine » qui servait à relier par téléphone son bureau avec les appartements et les bureaux des commissaires du peuple, le Comité central du Parti communiste de Russie, les états-majors de l'Armée Rouge, Pétrograd, Kharkov et d'autres villes.

C'était une période de guerre, de « situations catastrophiques », de crises, de complots des gardes-blancs. Au début, il n'y avait pas de téléphones dans le bureau de Lénine et il se servait de la « cabine » pour toutes les communications. Aux moments critiques, alors qu'on se réunissait autour de Vladimir Ilitch, d'autres camarades s'en servaient également. Aux années 1918-1919 les téléphonistes étaient des ouvriers de toute confiance, venus de Smolny avec le Conseil des Commissaires du Peuple. Lénine les appelait ses secrétaires et les chargeait souvent de petites commissions : envoi de lettres, inscription et convocation aux audiences, transmission d'un message téléphonique, etc. La « cabine » entendait tout, était la première à apprendre les nouvelles. La porte extérieure donnait sur l'escalier et celle, s'ouvrant sur le bureau, n'était pas fermée à clé. Il arriva plusieurs fois que des personnes étrangères pénétrèrent sans contrôle par cette cabine dans le bureau de Lénine. On verrouilla alors la porte extérieure et on y mit une sentinelle qui ne laissait passer dans la « cabine » que les camarades dont les noms figuraient sur une liste spéciale.

Je me rappelle qu'un jour, le commissaire au Ravitaillement Tsiouroupa s'étant trouvé mal pendant une séance du C.C.P. à cause de la faim et du surmenage, voulut s'étendre un moment sur le canapé dans la « cabine » ; il supplia en vain la sentinelle de le laisser entrer.

Par la suite, lorsque des appareils téléphoniques furent installés dans le bureau de Lénine et que la vie se fut normalisée, la « cabine », à part les communications téléphoniques, ne s'occupa plus que des menues commissions de Vladimir Ilitch.

Le personnel avait lui aussi changé. Le plus souvent, Lénine se servait de la « cabine » quand il voulait expédier une lettre urgente et avoir une prompte réponse. Sur ses indications, nous installâmes des registres pour inscrire les paquets, y indiquant l'heure et la minute de l'envoi et de la réception. Pendant la maladie de Lénine, la « cabine » assurait la liaison avec Gorki⁶⁰ elle recevait et envoyait tout ce dont Vladimir Ilitch avait besoin.

La troisième porte du bureau donnait accès à la salle des séances du C.C.P. Les premières années, c'était une pièce à deux fenêtres appelée « salle rouge ». En 1918 et 1919, Vladimir Ilitch y passait toutes les soirées, car les séances du Conseil des Commissaires du Peuple avaient lieu quotidiennement, excepté le dimanche. On y étouffait à cause de la fumée. Quand Lénine se fut remis de sa blessure, les médecins lui interdirent de travailler dans une pièce enfumée, et défense fut faite de fumer dans la salle des séances. En 1921, cette pièce fut raccordée à la pièce voisine qui avait, elle aussi, deux fenêtres, de sorte que la salle des séances eut désormais quatre fenêtres.

Du vivant de Lénine, le secrétariat du C.C.P. travaillait dans la salle des séances. Cela était dû aussi bien au manque de place qu'à la nécessité d'être près du bureau de Vladimir Ilitch pour pouvoir exécuter immédiatement ses ordres.

60 Gorki, localité située à 35 km de Moscou. À partir de la fin septembre 1918, Lénine y passa ses jours de repos. Il y écrivit plusieurs ouvrages. Lénine y vécut la dernière année de sa vie, depuis la mi-mai 1923 jusqu'à sa mort, survenue le 21 janvier 1924. Actuellement la maison de Gorki est transformée en musée. (N.R.)

Tous les ordres de Lénine étaient exécutés avec une extrême rapidité et une très grande précision. À ce sujet je me souviens d'un épisode assez comique dû au fait qu'une collaboratrice de Lénine voulut exécuter son ordre à la lettre : un soir (si je ne me trompe, c'était en 1920), Lénine dit à l'employée de service : « *Donnez-moi tout le personnel du collège du Commissariat du Peuple à l'Agriculture.* » Il entendait par là la liste du personnel de ce service. Or l'employée, ayant compris à la lettre, se mit à téléphoner pour convoquer tout le collège. On s'imagine le tumulte que provoqua l'annonce de cette convocation.

Le quiproquo ne s'éclaircit que lorsque Lénine, ayant perdu patience à attendre la liste, la redemanda. On s'empessa de battre en retraite. Quand on eut raconté l'histoire à Vladimir Ilitch, lui expliquant que cela s'était produit en partie à cause de l'imprécision de son terme, il demanda tout confus : « *Est-ce possible que je me sois exprimé ainsi ?* »

Toutes les personnes que recevait Lénine passaient par la troisième porte du bureau, qui communiquait avec la salle des séances. Seuls quelques camarades de son proche entourage entraient par la porte donnant sur le corridor, après s'être entendu avec lui par téléphone.

En cinq ans, des centaines de personnes entrèrent par cette porte dans le bureau de Lénine, troublés, le cœur battant, et en ressortirent enthousiasmés, voyant s'ouvrir devant eux de nouveaux horizons, sentant renaître leurs forces.

L'ameublement du bureau ne changea guère jusqu'aux derniers jours. Les quelques modifications qui y furent apportées n'en changeaient pas le style, n'y ajoutaient que des détails. Cette petite pièce modeste, à deux fenêtres, se distinguait par sa simplicité et l'ordre qui y régnait. Il n'y avait pas un objet qui n'eût une importance quelconque pour Vladimir Ilitch et qui ne reflétât sa personnalité. Seule faisait exception une grande pendule ancienne, toujours dérégulée. Pour Lénine, toute pendule qui avançait ou retardait d'une minute par jour ne valait rien, or celle-ci prenait jusqu'à 15 minutes d'avance ou de retard. Le vieil horloger, qui depuis des dizaines d'années remontait et réparait toutes les horloges et pendules du Kremlin, eut plus d'une fois l'occasion d'entendre les remarques de Lénine au sujet de cette pendule, mais sans doute il n'était plus possible de la réparer. Cependant Vladimir Ilitch refusait qu'on l'enlève. « *Une autre ne marchera pas mieux* », répondait-il. À la longue, elle fut tout de même remplacée par une autre.

Les fenêtres et les portes n'avaient pas de draperies. Lénine ne les aimait pas et ne permettait jamais qu'on baisse les stores, on aurait dit qu'il se sentait mal à l'aise et étouffait dans une pièce séparée du monde extérieur par des rideaux baissés.

La température du bureau ne devait pas être supérieure à 14°. Il supportait mal la chaleur.

Il aimait son cabinet de travail auquel il s'était habitué. À plusieurs reprises, nous lui proposâmes de l'échanger contre une pièce plus spacieuse et meilleure dans l'autre aile du bâtiment : il refusa toujours catégoriquement, de même qu'il ne voulut jamais remplacer sa table à écrire par une plus grande et de meilleure qualité.

Sur cette table, qui se trouvait presque au milieu de la pièce, chaque objet avait sa place et sa destination. À droite, trois appareils téléphoniques avec amplificateurs. On connaît le rôle que jouait le téléphone dans l'activité de Lénine. Aussi conçoit-on aisément combien l'indignait et l'irritait son mauvais fonctionnement, surtout celui de l'interurbain : l'audibilité insuffisante, surtout pendant les conversations à grandes distances, les interruptions et les bruits dans l'appareil. Nous reçûmes maintes fois de Lénine des ordres catégoriques, oralement et par écrit, adressés au chef du service administratif du Conseil des Commissaires du Peuple, au commissaire du peuple aux P.T.T. et à d'autres

exigeant que le téléphone fonctionne impeccablement. Mais sans doute cela ne dépendait du pouvoir de personne, ni même des services, et toutes les imperfections n'étaient éliminées que très lentement.

Je me souviens des conversations avec Vladimir Ilitch au début de 1922 lorsque, se trouvant à Gorki, il dictait une série de commissions et de lettres par un appareil à fil direct, installé spécialement à son intention. Mais cet appareil non plus ne fonctionnait pas à la perfection. A cette époque – sans doute la maladie se faisait-elle déjà sentir, – Lénine était extrêmement sensible à tout bruit étranger, à toute interruption de la communication. À chaque conversation, il ne manquait pas de faire des remarques : « *Aujourd'hui, le téléphone marche bien* », ou bien « *étrange, on entendait bien tout à l'heure, mais à présent ce n'est plus aussi net* », etc. C'était surtout la ligne de Kharkov, dont Vladimir Ilitch se servait fréquemment, qui nous donnait du souci car elle se détraquait à tout bout de champ.

Sur la table, à gauche, se trouvaient des chemises contenant les papiers. Pendant les années que j'ai travaillé avec Lénine, sur sa demande et aussi de ma propre initiative, j'ai essayé de ranger ces dossiers de la manière la plus rationnelle pour son travail, mais jamais je n'y suis parvenue. Il m'avait chargée de lui préparer des chemises pour les papiers urgents, non urgents, importants, moins importants, déjà examinés, non examinés, etc. Les papiers étaient classés dans les chemises, un bref inventaire y était joint. À chaque papier était fixée une note résumant son contenu ; les dossiers étaient ensuite étalés sur le bureau dans un ordre parfait et... y restaient tranquillement, tandis que Vladimir Ilitch entassait au milieu de la table tous les papiers dont il avait besoin, et, en s'en allant, mettait sur le tas de grands ciseaux, ce qui signifiait « ne pas y toucher ». Ou bien, il rangeait les papiers dont il avait besoin dans un carton à part qu'il emportait avec lui. Ce dossier s'intégrait à la vie courante et Lénine travaillait à ces papiers. Mais le carton finissait par devenir trop volumineux, car Lénine y accumulait de nouveaux papiers qui, pour une raison quelconque, avaient attiré son attention, et pendant un certain temps personne, sauf lui, n'y touchait. Ayant reçu son autorisation, je les triais, les répartissais dans les cartons correspondants et classais aux archives les plus vieux.

Malgré les échecs constants que subissaient ces tentatives, Lénine revenait toujours à cette question. Il dit même un jour : « *Chez un tel, les papiers sont toujours dans un ordre parfait, tandis que moi, je n'y parviens pas.* » Nous lui mîmes un grand carton à compartiments, mais le résultat fut identique. Seul le compartiment « *affaires urgentes et importantes* » fonctionnait, les autres « dormaient paisiblement ». La vie avançait à un rythme si impétueux, apportant tant de choses « *urgentes et importantes* » qu'on manquait de temps pour les autres. Du reste, les papiers ne jouaient pas un rôle de premier plan dans l'activité de Lénine. Tout ce qu'il lui fallait savoir, il l'apprenait dans les entretiens personnels, en observant personnellement.

Les tiroirs de son bureau étaient toujours fermés à clef, sauf le tiroir supérieur de gauche dans lequel il serrait tous les papiers contenant ses ordres. Nous les retirions plusieurs fois par jour pour les mettre immédiatement à exécution.

Un jour, après le départ de la délégation de Boukhara, à l'heure où Lénine rentrait habituellement chez lui pour dîner, la porte du bureau donnant sur la salle des séances se trouva verrouillée de Pintérieur. Supposant qu'elle avait été fermée par le collaborateur de la Vétcbéka qui montait la garde devant l'autre porte, et craignant que les ordres de Vladimir Ilitch restent inexécutés, nous nous mîmes à frapper violemment la porte. Au bout de quelques instants, elle s'ouvrit et Vladimir Ilitch apparut, souriant, affublé d'un costume national de Boukhara, dont les délégués lui avaient fait présent et qu'il avait eu l'idée d'essayer.

Sur le bureau se trouvaient toujours de grands ciseaux. Il s'en servait pour ouvrir les enveloppes portant l'inscription qu'il avait établie pour la correspondance strictement confidentielle avec ses plus proches camarades : « *Personnel, à n'ouvrir par personne d'autre* », et un petit coupe-papier de nacre. À

propos de ce coupe-papier Vladimir Ilitch disait avec un étonnement comique : « *J'ai dit, en passant, que j'aimerais avoir un coupe-papier pareil et on m'en a envoyé un dès le lendemain.* »

D'une façon générale, il y a lieu de faire remarquer que si le manque d'initiative au travail irritait et indignait Lénine, et s'il ne manquait jamais de tancer vertement qui de droit, la prompte et bonne exécution lui faisait plaisir et chaque fois il le soulignait volontiers, même s'il s'agissait d'une chose sans importance. Je me rappelle fort bien combien il fut satisfait du calendrier mural édité par le Gosizdat (les Éditions d'État) pour l'année 1919 ou 1920, dont les chiffres étaient si grands qu'on les distinguait nettement d'un bout de la pièce à l'autre. Il répéta à plusieurs reprises, en souriant malicieusement : « *On sait faire cela chez nous ? C'est é-ton-nant !* » Ce calendrier était accroché au mur, au-dessus du canapé, en face de son bureau, et Vladimir Ilitch en arrachait lui-même les feuilles.

Sur le bureau il y avait toujours plusieurs crayons bien taillés, des porte-plume, tout ce qu'il faut pour écrire et un petit flacon de colle à canule de caoutchouc que Lénine appelait la « *gomme arabique à bec* » et dont il se servait pour fermer les lettres tout à fait confidentielles.

Lorsqu'il remettait pour l'expédier une lettre confidentielle, il disait toujours : « *Cachetez-la vous-même avec de la cire* » et chaque fois il demandait en souriant : « *Vous savez le faire ?* »

Il aimait la plaisanterie. Il me semble qu'en caractérisant sa manière de travailler, on peut dire qu'il travaillait avec gaieté. Il possédait au plus haut point le sens de l'humour. Au cours des réceptions dans son bureau, même au cours des séances du Conseil des Commissaires du Peuple, on l'entendait souvent rire. Son rire était extrêmement contagieux mais ne blessait jamais celui qui le provoquait. C'était le rire d'un homme débordant de vie et d'énergie. Il communiquait cette énergie aux autres : et autour de lui tout le monde était gai, plein d'entrain et d'enthousiasme. Ce n'est que lorsque sa maladie commença à le tourmenter (d'octobre à décembre 1922) qu'on l'entendit rire moins souvent. Il accompagnait presque toujours ses ordres de remarques plaisantes et de sourires. Aussi, c'était un plaisir que de travailler avec Lénine et l'on se soumettait volontiers à ses exigences les plus strictes, à la discipline la plus sévère qu'il instaurait.

Dans son bureau, devant sa table à écrire, il y avait un simple fauteuil canné. Un autre identique se trouvait dans la salle des séances. Lénine n'aimait pas les sièges rembourrés.

En 1918, après je ne sais « plus quelle séance pas très longue qui se tint dans son bureau, il me chargea de lui procurer « *une simple table à quatre pieds, à l'usage d'un être humain, à laquelle on peut s'asseoir et écrire* » (c'est-à-dire pas un bureau à tiroirs). Cette table fut placée perpendiculairement à la table à écrire avec des fauteuils en cuir de chaque côté. Lorsque Lénine recevait quelqu'un, il poussait un de ces fauteuils contre son bureau et s'installait lui-même plus près de son visiteur, pour écouter plus attentivement. Il savait écouter comme personne quand l'entretien l'intéressait.

Sous la table à écrire on avait mis, à sa demande, un morceau de feutre, car il avait toujours froid aux pieds. Un jour, nous remplaçâmes le feutre par une peau d'ours blanc. Lénine me blâma sévèrement pour ce luxe superflu. Je l'assurai que j'avais vu des peaux pareilles dans les bureaux de certains travailleurs qui n'occupaient pas des postes très responsables ; alors seulement il accepta cette innovation.

Sur la table, il y avait une lampe avec un rabat-jour vert. Le soir, quand il était seul, il travaillait à la lumière de cette lampe, sans allumer le lustre. En partant, il éteignait toujours la lumière ; s'il nous arrivait de nous en aller sans le faire et qu'il l'eût remarqué, il n'oubliait jamais le lendemain de nous faire des observations au sujet de la dépense inutile d'électricité. En automne 1922, sur sa demande, l'abat-jour en verre fut remplacé par un autre en tissu.

Le bloc-notes qui était toujours sur la table, servait à Lénine pour prendre des notes, inscrire des ordres, les noms des camarades qui demandaient à être reçus. Il le faisait parfois sur les feuillets d'un calendrier.

Près de la porte donnant sur le corridor, se trouvait une petite table encombrée d'atlas et de cartes. Les cartes géographiques jouaient un grand rôle dans le travail de Lénine. Le tiroir inférieur d'une des bibliothèques en était plein. Une petite carte des frontières de la Russie avec la Perse et la Turquie avait été collée sur le poêle par Vladimir Ilitch lui-même. Elle me semblait absolument inutile, mais il défendait de l'enlever ; il affirmait qu'il avait l'habitude de la voir là.

De façon générale, il aimait que les choses qui l'entourent ne changent pas de place. Comme si dans l'immobilité des choses, il trouvait un calme apaisant à sa vie si riche en événements.

Sur la « simple table à l'usage d'un être humain » était toujours déployée une carte de la région où la guerre civile sévissait au moment donné avec le plus d'intensité. Lénine exprima souvent le désir d'avoir un dispositif quelconque pour pouvoir rapidement déplier les cartes et les remplacer au fur et à mesure. Après de longues recherches infructueuses, vers la fin de 1919 ou le début de 1920, je réussis à commander un dispositif de ce genre à un ingénieur. C'était toute une installation qui occupa l'espace entre la porte donnant sur le corridor et celle de la salle des séances. La grande carte du réseau ferroviaire de la R.S.F.S.R. qui y était accrochée auparavant, fut placée entre les deux fenêtres, après qu'on eût enlevé le trumeau qui s'y trouvait et dont Vladimir Ilitch n'avait nul besoin. Douze grandes cartes collées sur toile avaient été insérées dans un cadre fixé sur un support d'environ un archine et demi de hauteur. À la droite du cadre, il y avait une manivelle qui servait à faire glisser la toile vers le haut ou vers le bas. A en croire l'ingénieur, dix ouvriers avaient travaillé à cette installation. Quand enfin on l'apporta, il y eut un grand remue-ménage et je fis, je l'avoue, des reproches peut-être immérités à l'ingénieur, parce que les cartes étaient mal collées et se déplaçaient de travers. Lénine, lui, était satisfait et considéra les défauts avec indulgence. « *Ce n'est pas facile de bien coller des cartes sur de la toile, dit-il. Allons donc, nous ne pouvons faire cela maintenant !* »

Ce qui restait de place libre devant les murs était occupé par des armoires à livres de modèle suédois, qui contenaient la petite bibliothèque de Lénine, deux mille tomes environ, notamment les œuvres de Marx, Engels, Plékhanov, Rosa Luxembourg, ses ouvrages à lui, etc.; les dictionnaires Granat, Brockhaus et Efron, etc. Deux armoires contenaient des œuvres d'écrivains russes : Tolstoï, Lermontov, Gogol, Tourguénev, Ouspenski, Leskov, Saltykov-Chtchedrine, Tchékhouv, Gorki et d'autres, ainsi que les ouvrages de publicistes et démocrates révolutionnaires : Radichtchev, Herzen, Biéliniski, Dobrolioubov, Pissarev, Tchernychevski et d'autres.

Les premiers temps, Lénine n'avait pas de bibliothécaire, et les livres étaient entassés pêle-mêle. Plus tard, un jeune camarade qui s'y connaissait un peu fut chargé d'y mettre de l'ordre et d'établir un catalogue. En 1920, une employée du Gosizdat, [Ch. Manoutchariantz](#), fut mandée pour travailler dans la bibliothèque. Depuis, l'ordre fut peu à peu établi, les livres classés par catégories. Il y avait une petite section de littérature marxiste, celle des dictionnaires encyclopédiques, de littérature étrangère, etc. Suivant le désir de Lénine, toutes les nouveautés étaient placées dans le tiroir inférieur d'une des armoires, qui se trouvait par hasard vide. Bien qu'il dût s'accroupir pour les feuilleter, il défendait de les mettre ailleurs, disant qu'il avait l'habitude de les trouver là.

Dans les listes de publications qu'on lui envoyait, ou dans les rubriques bibliographiques des journaux, Lénine soulignait au crayon bleu ou rouge les livres qu'il désirait qu'on lui procure ou écrivait une note qu'il mettait dans le tiroir gauche de son bureau. Depuis que la bibliothécaire avait commencé à travailler, il les recevait le lendemain même. « *Je ne les ai commandés qu'hier et je les ai déjà aujourd'hui* », disait Lénine avec satisfaction, et il manifestait un étonnement enjoué.

Près du bureau, à droite et à gauche, se trouvaient des étagères que Lénine appelait les « *tourniquets* ». Celle de droite contenait tous les ouvrages de références, concernant l'administration soviétique et le parti, dont il pouvait avoir besoin pour son travail, ainsi que des dictionnaires. C'était lui-même qui donnait des indications quant au choix de ces ouvrages, dont il se servait constamment.

L'étagère de gauche avait été commandée sur l'ordre de Lénine, avec des rayons spéciaux pour les dossiers, afin de pouvoir en débarrasser le bureau. Il y mettait aussi les livres qu'il avait l'intention de parcourir sous peu.

Un jour, l'indicateur des chemins de fer dont il se servait constamment, et qui était toujours sur son bureau, disparut. Vladimir Ilitch le regretta, car il y avait fait beaucoup d'annotations. Il nous chargea à plusieurs reprises de questionner tous ceux qui venaient chez lui, de leur en offrir un autre en échange. Mais l'indicateur ne fut jamais retrouvé. Après quoi, Vladimir Ilitch inscrivit sur un nouvel exemplaire : « *Exemplaire de Lénine* » et nous ordonna de ne jamais plus laisser traîner dans le bureau les livres dont il avait besoin, car les camarades ne considéraient pas comme un grand péché d'emprunter un bouquin dont ils avaient besoin et de ne pas le rendre.

Derrière le bureau, des deux côtés des armoires à livres, deux étagères placées contre le mur contenaient des collections reliées des journaux russes et les journaux étrangers rangés dans des cartons portant l'inscription : « *français* », « *allemands* », « *anglais* », « *italiens* ». Il y avait aussi la photocopie reliée de la collection de la *Pravda* pour 1917.

Près de la fenêtre, une autre étagère où nous mettions les journaux russes du mois en cours et certains cartons. Un grand palmier faisait face à l'étagère. Vladimir Ilitch l'aimait et le soignait. Lorsque la plante commençait à dépérir, il mandait le jardinier. Lénine n'aimait pas les fleurs coupées, parce qu'elles se fanaient rapidement, et n'en voulut jamais dans son bureau.

Au-dessus du divan, un portrait de Marx, présent du Soviet de Pétrograd, et un bas-relief de [Khaltourine](#) exécuté par Altman ; l'inscription « *Khaltourine* » était peu visible. Vladimir Ilitch la retraça à la craie en faisant remarquer que tout le monde ne savait pas qui figurait sur le bas-relief. Plus tard, Altman la recouvrit de dorure. Sur la table à écrire, on pouvait voir plusieurs cadeaux envoyés à Lénine par les ouvriers : un singe en fonte qui examinait un crâne humain, une garniture de bureau caucasienne, un encrier de carbolite orné de deux lampes suspendues, un cendrier avec un briquet en forme d'obus. Ni dans son bureau, ni dans aucune pièce du Conseil des Commissaires du Peuple où Lénine aurait pu entrer, il n'y avait de portraits de lui, car dès qu'il en voyait un, il se fâchait et le faisait enlever. C'est seulement lorsque cela était absolument nécessaire ou que les photographes insistaient trop, qu'il se laissait photographier. Ces derniers ne se gênaient pas de recourir à n'importe quel moyen pour prendre une photo de Lénine. Ainsi, un jour d'octobre 1922, le photographe Otsoup, connu pour son esprit entreprenant, se présenta au Conseil des Commissaires du Peuple et me déclara que Vladimir Ilitch lui avait fixé un rendez-vous pour cette heure-ci ; sans attendre la permission, il pénétra derrière moi dans le bureau. Lénine fut très fâché de cette intrusion, mais il se laissa photographier.

Nombreux étaient les artistes qui voulaient faire le portrait de Lénine. Généralement, il s'y refusait catégoriquement. Cependant, en 1920, cédant aux instances d'Altman, il lui permit de sculpter son buste, se réservant le droit d'être entièrement libre dans ses mouvements pendant les séances. L'artiste promit de finir le travail en deux ou trois séances, mais, en fait, il travailla, je crois, pendant près de deux mois, plusieurs heures par jour. Simultanément, en deux ou trois séances d'une demi-heure chacune, le sculpteur Andréév fit quelques croquis au crayon et modela une tête de Vladimir Ilitch en miniature.

Pendant les séances, Lénine n'interrompait pas son travail, s'entretenait au téléphone, recevait les visiteurs, écrivait et d'une façon générale se comportait comme s'il ignorait la présence du sculpteur.

Jamais personne ne travaillait dans le bureau de Lénine, à l'exception de Sverdlov, qui, sur la demande de Vladimir Ilitch, malade après l'attentat du 30 août 1918, y passa 2 à 3 heures par jour, pendant deux semaines, expédiant les affaires urgentes.

C'est le 12 décembre 1922 que Lénine travailla pour la dernière fois dans son bureau. Quelques mois plus tard, désolés, nous le regardions partir à Gorki en voiture, allongé sur une civière.

Depuis, Lénine ne revint qu'une fois dans son cabinet et pour quelques instants seulement. Le 18 octobre 1923, sorti pour se promener, Lénine entra subitement au garage, monta en voiture et donna l'ordre de le conduire en ville. Il arriva à Moscou le 18 octobre dans l'après-midi. Il passa la nuit dans son appartement. Au matin, il vint jeter un coup d'œil dans la salle des séances, entra dans son bureau, puis alla faire un tour dans la cour du Kremlin. Il déjeuna à Moscou, ensuite il se fit conduire en voiture par les rues principales, et sur la route du retour passa devant le territoire du parc Neskoutchny, où l'on aménageait l'exposition agricole. Ce fut la dernière fois que Lénine vint à Moscou.

Il existe un grand nombre de portraits de Lénine, beaucoup de souvenirs. Mais aucun portrait ne peut en donner une image exacte, montrer comment il était en réalité à ceux qui ne l'ont pas connu ni jamais vu. Il est encore bien plus difficile de décrire son personnage moral. Sa personnalité était si diverse, d'une telle puissance que seul un effort commun, le travail collectif de nombreuses personnes qui le connurent intimement, peut aider à reconstituer les traits de son caractère et permettre, par des détails nouveaux, de retracer son image.

Ce que je viens d'écrire n'a pour but que d'ajouter à ce travail collectif quelques traits, quelques détails aussi exacts, me semble-t-il, qu'une photographie.

* * *